

SIMON-GABRIEL BONNOT

Poète et artiste numérique

Être au monde : poésie et empathie

À la Hongrie

Hongrie pays d'herbe vive
de pierres liquides
de rivières inventées
de secrètes paroles
que révèle le vent
chaque galet à ses rives
est un miroir qui reflète
un ciel à venir Hongrie
visage de terre sombre
irrigué par la joie du ciel
j'ai trouvé dans ses yeux
un nid tressé de chaume
où j'ai recueilli la
portée des quatre saisons
le feu d'une fable vit
sur ses lèvres et le soir
enrubanne ses hanches
d'une étoffe de chemins

Le 23 novembre 2023

Ma règle de ciel, mon chant d'ombre baptismale –
Sur les rocaillies de l'hiver, entre les seins de la terreur
Qui se dresse à la proue de mon lit – son front brise
En étoile les houles hurlantes de la nuit d'été –
Un bleu sans mesure s'ouvre dans mon sommeil,
Béance vorace où flottent les spectres du vertige.

Tu fardes tes paupières avec de la poussière de nacre,
Des fougères immenses s'éveillent dans le ciel
Quand je pose un baiser sur ta bouche fossile.
Ô préhistoire de ton corps où se bousculent
Des taureaux de suie, des bisons de sang.
La pierre qui m'ouvre le temps,
C'est ta tête, comme une étoile calcifiée
Posée sur l'arche de tes épaules.
Tu es un jardin de formes simples.
Chacune commence un paysage.
Leurs feuilles, leurs ramures
Se frôlent – combien d'immensités
Jaillissent de ces effleurements !
Courbe vive de ton sourire jetée
Dans les ténèbres – et des soleils se font,
Des oursins miroitants dont les aiguilles
Accrochent les haillons de l'air pur.
L'espace d'une lumière – c'est cela
Dont je veux parler – l'ombre vacante
Où se précipitent les premiers feux.
Géométrie immolée, volumes incendiaires
Qui concentrent les couleurs jusqu'à la cendre.
Arpège d'herbe, ô douce musique des ruines,
Une tourterelle chante au creux de l'antique fontaine
Où les jeunes filles lavaient leurs mains après les rituels.
Sortilège d'ombre et de sang mêlés : le fruit d'une nuit
Sans fin éclate dans l'arbre du jour. Dans l'arène de l'horloge
Tournent les heures, comme des fauves sous le joug rythmique
Des aiguilles. – Je laisse aller mon regard vers cette image :
Une vierge devant le désastre, dégrafant sa robe, ôtant
Ses sandales pour fondre la boue de son corps dans le fourneau
Rayonnant du soir. Notre ressemblance s'éparpille à la lisière
Des miroirs. La lumière s'affole dans ton visage, morceau
De bois battu par les houles, convulsé dans le flot,
Imprégné de bleu, masque aux reflets d'abîme que je porte
Dans la couleur des arbres. Tes bijoux de plutonium

Luisent sur la ville endormie de ton corps.
Ta silhouette répétée de loin en loin,
Ce calvaire où douze fois s'agenouille
La procession de mes pensées !
Des liserons carnassiers s'emmêlent
Dans ta chevelure, un toucan halluciné
Veille entre tes jambes. Ô pureté, tu bois
Le reflet d'anciens soleils dans la courbe
Des fleuves qui tordent la jungle.
– Je ne t'aime pas. J'ai jeté au feu
Tes masques d'écorce, les mues de ton sourire
Et les bogues épineuses de ton regard.
Que ne puis-je détruire tout de toi –
Arracher de mon être jusqu'aux racines
Grinçantes, vénéneuses, de tes caresses.
Tu éventras le ciel de novembre,
Et ses viscères tempétueux se sont répandus
Sur le chantier à l'abandon de mes vingt ans.
Je me suis si souvent éloigné de moi-même
Pour me perdre en des nuits plus pâles que mes jours !
J'espérais te trouver dans les ombres votives
Qui tremblent au coin des rues dépeuplées par le vent.
Qu'est-ce que cet espoir dont je trouble la source
Au moment où tout va s'effacer ?
Mes mains n'ont point serré d'autres mains à l'aurore,
L'été laisse d'amples chevelures aux fenêtres du monde.
Ma saison se nomme abîme : ton regard d'amulettes
Murmure dans la nuit. La voilà, ma jeunesse –
Une nécropole où s'entassent les cadavres
De mes vies successives. Je suis pareil à ces oiseaux
Qui cherchent une forme mystérieuse au-delà des ramures.
Leurs ailes divaguent dans un long crépuscule –
De l'envol à la chute, jusqu'au bout de l'errance.
Passerons-nous encore par le chemin nocturne
Où s'éveillèrent nos premiers gestes d'amour
Comme des serpents entre les pierres,

Comme des langues de feu dans les terriers du feuillage ?
Je suis venu pour entendre souffler l'orage de ton regard
Dans les palmes de l'invisible –
Laisse aller tes mains sur le pelage de mon inquiétude,
Et que ton sourire devienne fumée sur la voûte de mon visage.
Je conjuguerai ton nom à tous les temps du souvenir,
Ô grammaire douloureuse, syntaxe des soupirs et des embrasements !
Tu m'as éventré du bout de l'ongle,
Tu te couches dans une fange d'or avec une nuée de monstres,
Tu te laisses pénétrer par leurs serres molles,
Pourfendre par leurs crocs glacials –
Je cherche le dernier signe dans l'alphabet de ta chevelure.
Comment te nommes-tu sur la terre ?
Mes larmes dorment dans tes yeux,
La braise de tes rires grêle mon visage,
J'ai laissé dans ta gorge l'oursin de mes sanglots.
Est-ce moi que tu appelles dans les combes du sommeil ?
Les fumées de tes rêves zèbrent le vide.
Dans l'hiver de ton œil tournoient les forêts –
Je serre à mon cou l'écharpe de tes caresses –
Je me suis pendu au gibet de ta beauté.
Nous sommes vraiment seuls dans l'ombre
Des arbres, des pierres, de la mer irriguant
Le centre de l'été – oui, seuls – nul ne viendra,
Vêtu de la tristesse des arbres, nous chanter
Cet air que nous rêvâmes dans l'absence commune.
Si ta main cherche ma main, qu'elle s'avance
Dans les végétations de l'air, dans la vigne des bruits –
Si tes yeux cherchent les miens, plonge ton regard
Dans l'aveuglement. Ô musique du temps, je veux
Me dépendre de ta portée – atteindre le corps
De mon amour, archipel immergé dans le lac
Du silence. Que je touche l'horizon et m'y consume,
Que lève ta chair dans le fourneau du ciel,
Je la romprai au coin de la table solaire.
Deux chemins se croisent, se joignent, c'est la nuit :

Ouvrir dans les feuilles une autre voix,
Un chant qui soit l'onde, la couleur, l'effacement.
On ne sait pas ce qu'on cherche –
Un silence ? L'oubli des gestes ?
Une caresse ?... Je veux dire : l'oubli
De ton corps sous mes mains ?...
On a des mots sur la bouche, des feux, des fumées,
La trace d'anciens baisers,
On corne du bout des ongles la carte des visages.
Cette mort qui attend – dans le fruit, elle attend –
Sous le premier pas du feu, elle attend –
Rêve de passer sa longue main sur ta vie
Comme au creux de la nuque d'une rivière.
... Et nos yeux, et nos regards brûlés par le vent,
L'épître de la rivière à nos bouches assoiffées.
Regarde-moi ! – Tu ne comprends pas mes paroles.
Tu me laisses pantelant
Sur l'empreinte de mon Livre.
J'ai pleuré. Je pleurerai. – Je pleure :
Ton sang ruisselle sur le cadran des saisons.
Ouvre en moi le néant, l'écran de plein de ciel
Où les oiseaux, pâle comédie d'ailes vives,
D'ailes noires et de cris languides,
S'arrache lentement à la forme du monde,
Laisse venir la nuit avec tes caresses sur ma poitrine,
Ce tronc d'arbre, la matière d'homme que le vent brutalise,
Ton désir pousse la lune jusqu'à moi,
Comme une nausée blanche sur un autel défoncé.
Religions sans puretés, maculées de fèces et d'urines stellaires –
Conchié d'attentes mortes le drap tendu des jours –
Je parle du suicide d'un corps sur les barres de la route,
Sur les barreaux de l'aurore, dans les ramures du soir,
Là où soufflent les orgues de l'incertitude,
Les frontières ouvrent leurs veines dans le feuillage.
Chaque jour, dans le nom que je porte
Comme un petit arbre porte la tourmente,

Dans l'agonie des rivières qui se jettent
Au-dedans des terres habitées, je te retrouve,
Je descelle ton visage du flot, mes mains
Aplanissent les plaines volcaniques,
Je tombe et je perds mon nom dans
L'aurore de tes gestes, dans ta face
Renversée, ton visage marin déborde
En sourires sur ma chambre nomade.
... Servitude !
Les jasmins : assujettis à leur blancheur –
Contre le mur l'ombre d'un oiseau...
Cela chante aussi, c'est un cortège vivant –
La silhouette, la forme du corps dans la chaux des jours –,
Cela creuse pour trouver – servitude ! –
Le ciel, esclave de son bleu.
On cherche encore la preuve d'un corps,
Une parole pour habiller la bouche.
Du début à la fin de son geste,
La main consume de l'espace.
Dans le dedans du nom – ce qui reste,
L'empreinte d'une parole,
Un reste de chaleur,
Un trou qui pèse sur la matière.
Un bateau pour aller dans l'invisible,
L'étrave écarte les lignes, arrondit l'espace, le brise,
Comme une poche utérine libérant les eaux
Sous la poussée de cette chair
Qui veut le dehors.
... Tu ouvres ce que tu vois pour en voir un peu plus –
La couleur,
Des formes s'abstrayant du visible,
Des distances incohérentes défigurant l'espace.
Le voyage est impossible.
C'est un espace dont on veut se défaire
En marchant.
L'espace est un rêve,

Ce n'est pas encore une image,
C'est une parole irréalisée.
Les dents mâchent la lumière,
Nos salives irriguent le silence,
Tes paroles migrent vers moi,
Ma tête est un début de continent,
Elle ouvre le ciel.
Serrée sur ma carotide, la boucle du chemin.
Dans la bouche garrottée
Fermente le venin.
Ma langue : un nœud de vipères
Qui se déroule sur les angles du silence.
Ce sont des paroles, oui,
Comme voilà des pierres autour de l'eau vive.
L'herbe pousse sous la peau du matin –
Je me lève, j'ouvre le tiroir de la table de chevet,
J'y trouve un jardin oublié.
Toute la houle du monde tient dans une seule graine –
Le feu ouvert
Comme une incise
Dans le corps ;
L'ongle de la lumière
Soulève un coin de peau,
Découvre la chair,
L'entame, dénude l'os.
– L'os,
Oui, c'est l'os que je veux trouver,
Éclairer, brûler,
Enrouler dans mes paroles.
Mes cheveux prennent racine dans ta tête,
La brume de mes gestes dort dans tes yeux.
De toi à moi :
La distance qui nous donne lieu.
Tes paupières sont des phalènes
Qui boivent l'ombre.
Je ne pleurerai plus.

J'ai donné toutes mes larmes
Pour éteindre le jour.
On ne sait pas quand les mots viennent,
Mais dans leur arrivée
Tremble la couleur de leur départ.
Pleurer, parler, crier –
C'est comme ouvrir les bras pour retenir les oiseaux.
Le vol d'une oie
Coupe de travers
Un chemin de fumée –
Ciel oblique –
Il tombe en guillotine
Sur le billot de l'horizon
Et décapite la ville.
Tu ne pleureras plus,
Tes larmes sont de faux reflets sur un mur oublié.
L'oubli, la mémoire des choses
Qui s'allument sur la trame du monde...
Le monde !...
C'est toujours un monde dont on recueille la présence
Dans le linéament du départ.
Je ne suis pas les larmes que je verse,
Disais-tu
Dans le proche parfum d'une route défoncée.
Partez à l'aventure, ô corps,
Sculptures d'air dans le silo des lignes,
Pour mesurer le ciel avec des gestes longs !
Je ne suis pas ce qui est,
Je suis ce qui vient, ce qui se refuse
À prendre ciel, à se vêtir d'espace
Pour paraître dans la nuée des gestes.
Pour le bonheur d'être je suis,
Irrésolument, dans l'aire vide,
Face à un bloc d'ailes immobiles.

Des cygnes baignent dans la houille de mon âge,
Tes seins dressés au ciel sont la tombe de l'été,
Ô femme, ta mort fondue dans la forme des lisières,
La blondeur de ton sexe dans l'aube du feuillage,
Ces clartés silencieuses vissées dans la nuit,
Une lune sénile dans l'hospice du ciel noir.
J'ai mis ce matin mon manteau de solitude,
J'invente des massacres dans les fosses du ciel,
Tes mains se joignent en un miroir où se reflètent
Les brumes dansantes, la hâte des oiseaux
A défaire de leurs ailes les étoiles de l'horizon.

*

La mort de la voix, le tarissement du chant,
le souffle devenu pierre sur la bouche –
vivre les lèvres cousues aux gencives.
On m'a flagellé la gueule avec un fléau
de barbelés – tu es venue, comme ça,
dans ma vie, avec ton million de jambes
mouvantes dont chaque paire cachait
un sexe merveilleux – je ne pouvais rien
dire – un vent de mort souffle sur ta face.

*

Une soie noire d'orage
tombe sur les collines –
les rivières convergent
aux confins de la mort

*

Le sang des charcuteries s'égoutte
sur les glyphes d'azur décharné
des quartiers de bidoche récalcitrante
suspendus aux crochets de la nuit
l'enfance est une hache rougeoyante
le désir un abattoir centrifuge
couché dans un lit de semence
une lune froide sur la poitrine
j'ai serré à mon cou le câble d'écume

*

Les fleurs, chorale amère d'ombres en ombres claires,
L'arme simultanée se mue en arbre-mer,
Feuillage ô feuillaison dans le ventre d'écorces
A vous rompre le vent épuisera ses forces.

Rues blondes en été – une orgie de rayons,
Tous ces clochers là-bas, maigres comme des mages,
Chapeautés par un ciel plus bas que nos soupirs,
Ces rues désenchantées sur quoi souffle le temps ;

Fronts noyés de saumure : voilà mes sanglots,
Rages où je m'écris en lettres de plasma,
Porphyres de l'azur écroulés sur les villes,
Et le bran bouillonnant dans les orbes ventrales.

Solitude en ciel versée, le vin se détourne
De mon ivresse. Clarté ! – Oui : la lampe,
Fœtus rougeoyant dans un ventre d'ombre.
Ciel et cœur – histoires mortes – fables –

Je mourrai dans les bras de mon moi retourné.
Le sperme bleuté du songe déborde sur mes mains.

Je cherche du divin avec mes poèmes. « Moi, je
M'appelle Dieu – je renie mon nom dans un crachat. »

*

Il y a le vert des arbres.
Ce vert, je voudrais le dire,
et son mouvement aussi
sur le vide du ciel.

C'est un vert particulier,
à la fois tendre et puissant :
la force du monde
dort dans cette couleur.

Le vent y circule, le fait
parler, chanter, crier.
Les regards qu'on y plonge
y deviennent fruits, oiseaux.

Quatre petits carnavaux

1.

Je cherche un truc
qui a une forme,
une couleur,
une texture,
une odeur,
c'est un vrai truc
qu'on peut toucher,
qu'on peut serrer,
à quoi on peut parler.
Il ne m'appartient pas
ce truc-là.

Il est à quelqu'un
que je connais bien :
un Monsieur Machin
qui égare le jour passé
dans le lendemain,
et oublie ses mains
sur tout ce qu'il touche.
Il a égaré son truc,
là-bas, dans un coin,
et c'est à moi,
son meilleur copain,
de le retrouver.
Ah, ce vieux Machin !
S'il n'y avait pas sa Machine
aux si grands yeux,
aux si beaux seins,
je le laisserais tomber
dans le gribouillis tout gris
de ses journées d'ennui.

2.

Un chemin de traverse
s'est jeté sous mes pas,
et me voici et me voilà
dedans un jardin de croix
sous un soleil crépusculaire.
Au vent qui passe je demande
le chemin de la ville,
il me dit de suivre le cours
des feuilles rouges qu'il emporte.

Où sont-elles donc,
les heures qu'on n'a pas vécues,
tous les ciels qu'on a jamais vus ?

Au revers de nos pas,
tout là-bas, tout là-bas,
à l'horizon des miroirs,
là où la mer s'arrête
et tombe.

3.

Il y a trop de mots
que je voudrais dire.
Des beaux et des moins beaux,
des tout petits et des gros,
des qu'on oublie, des oubliés,
des jamais entendus
qui se cachent derrière
le corps des choses.

Ma langue veut les ramasser
dans la lumière du soir,
dans l'eau qui passe
et la terre endormie.

Ces mots, si seulement
j'arrivais à les dire,
je n'aurais plus besoin d'écrire.

4.

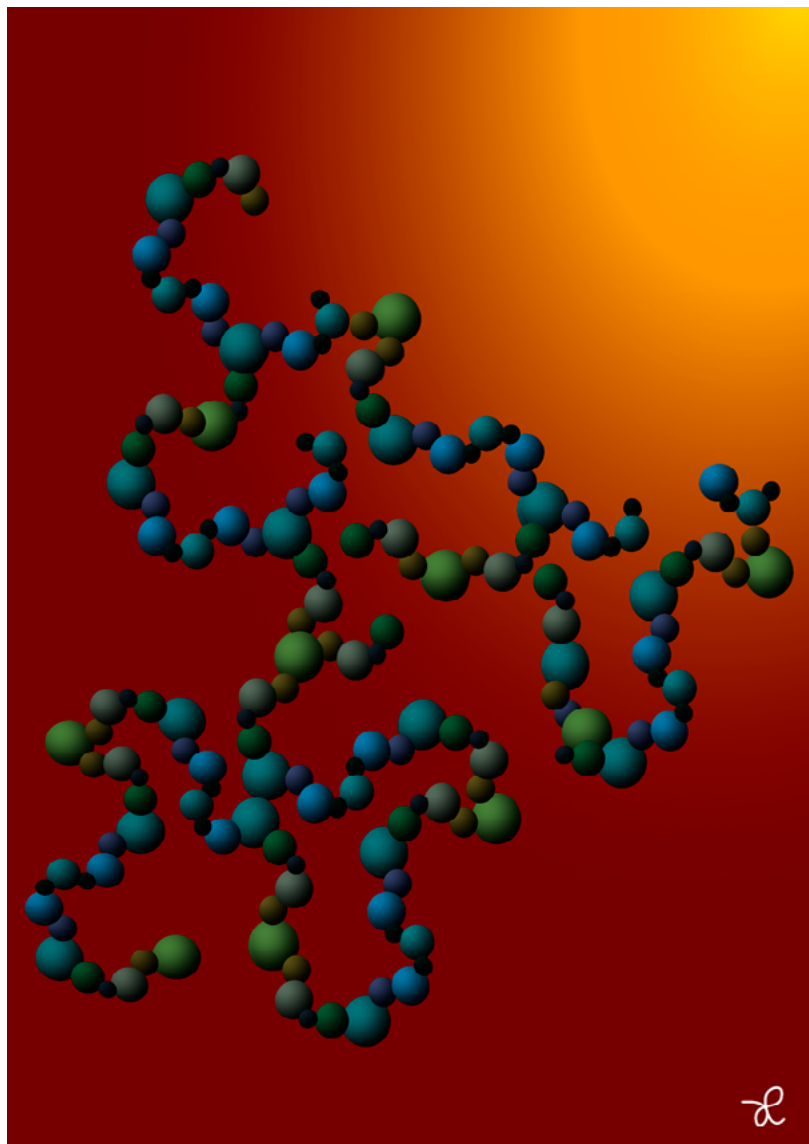
Elle a les cheveux blancs
comme un vol de corbeau.

Elle a les jambes longues
comme des peupliers.

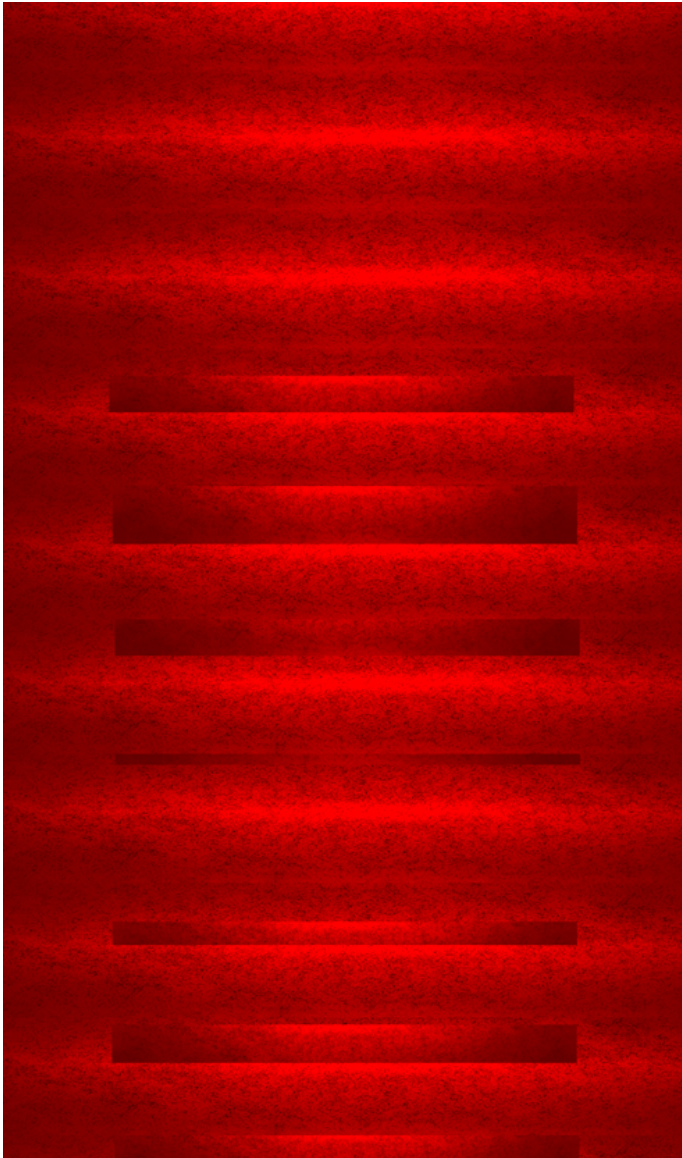
Elle a le visage fermé
comme une porte d'église.

Mais quand le soleil passe
ses cheveux tournent à l'orage,
sa démarche prend l'ampleur
d'une forêt dans le vent,
et son regard s'entrouvre
sur une nef de vols d'oiseaux.

Szeged, 24-26 novembre 2023



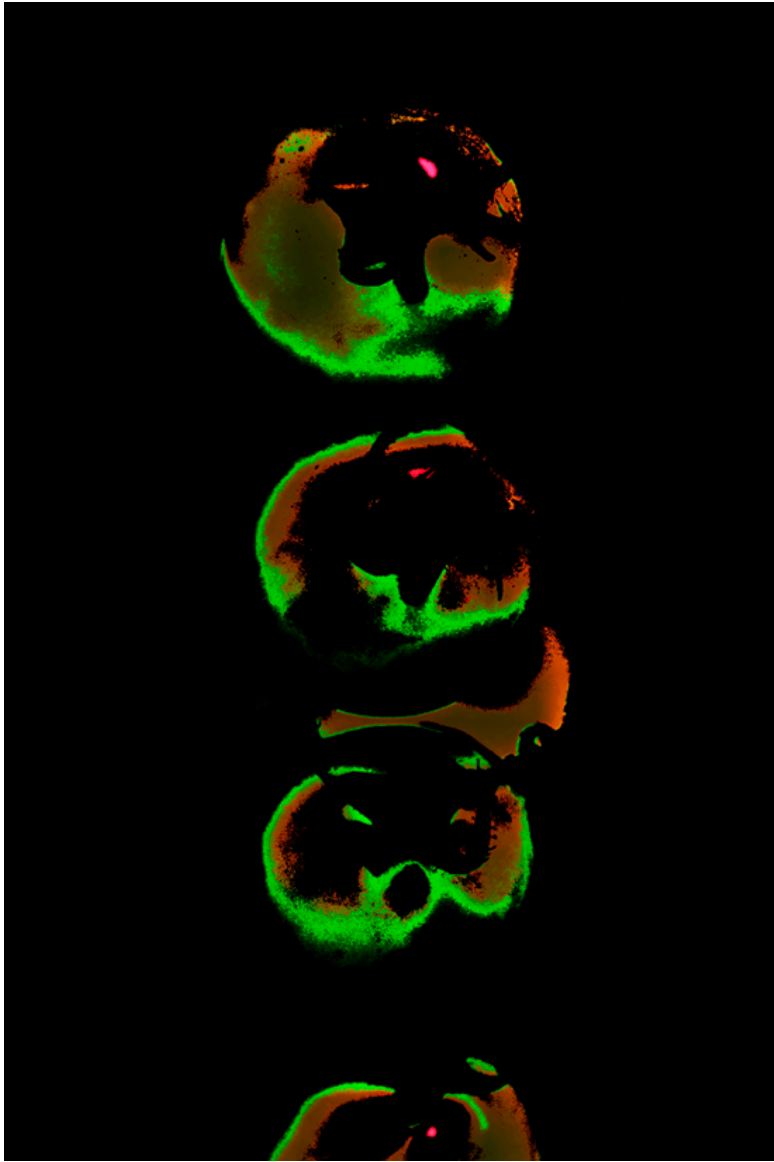
Genèse © Simon-Gabriel BONNOT



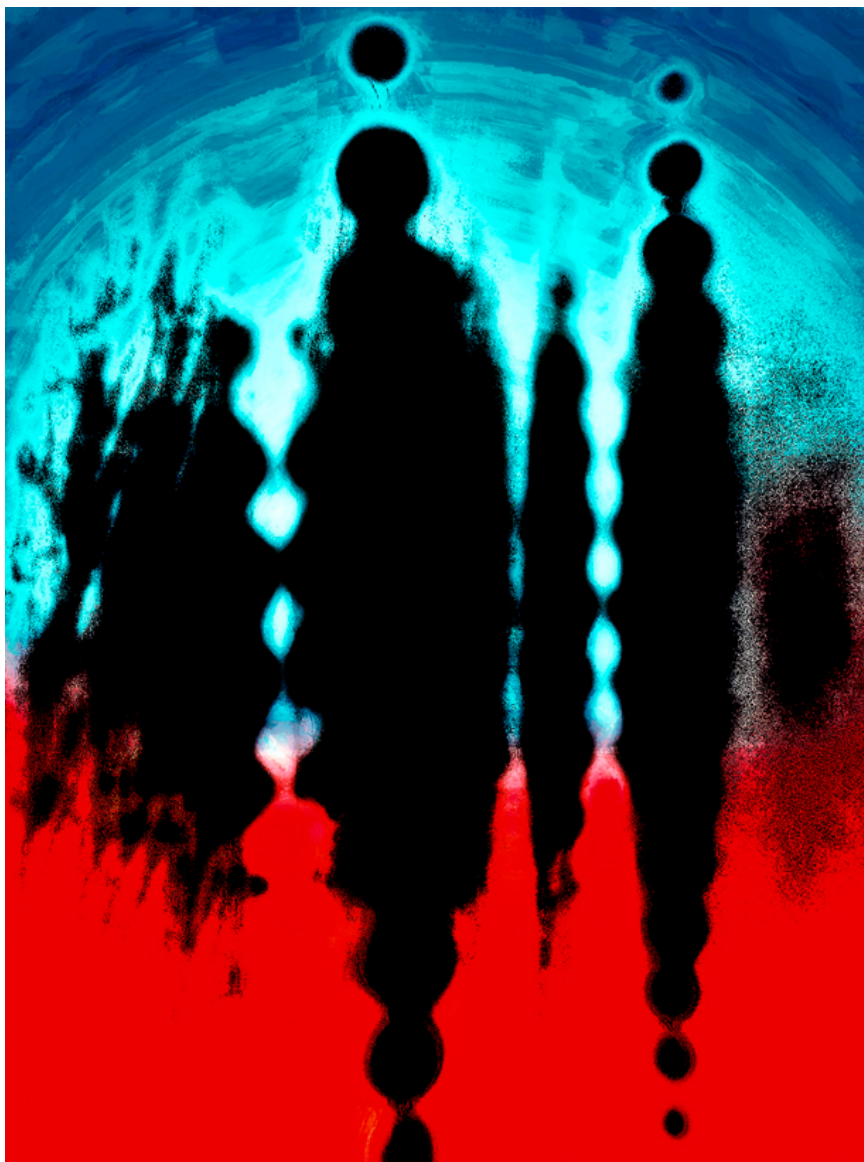
Abstrait 10 © Simon-Gabriel BONNOT



Abstrait 31 © Simon-Gabriel BONNOT



Abstrait 57 © Simon-Gabriel BONNOT



Abstrait 81 © Simon-Gabriel BONNOT